

Pactes avec Juan Garcia

Relire Juan Garcia. Sous la direction d'Isabelle Miron et Pierre Nepveu, Nota bene, « Séminaires », 159 p.

Thierry Bissonnette

Number 213, March–April 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bissonnette, T. (2007). Pactes avec Juan Garcia / *Relire Juan Garcia*. Sous la direction d'Isabelle Miron et Pierre Nepveu, Nota bene, « Séminaires », 159 p. *Spirale*, (213), 44–44.

Pactes avec Juan Garcia

RELIRE JUAN GARCIA

Sous la direction d'Isabelle Miron et Pierre Nepveu, Nota bene, « Séminaires », 159 p.

par THIERRY BISSONNETTE

On ne peut pas dire que les lectures de Juan Garcia aient abondé depuis qu'une rétrospective a mérité à son auteur le prix Alain-Grandbois, en 1990 (*Corps de gloire. Poèmes 1963-1988*, l'Hexagone). Outre l'exil physique — Garcia, né au Maroc, a habité au Québec de 1957 à 1967, puis est parti vivre en Europe —, et l'exil intérieur — il fut interné en France pendant quelques années —, cette écriture s'est rendue étrangère à notre littérature par une quête spirituelle et esthétique plus soucieuse d'absolu que d'une contemporanéité rapprochée. C'est ce qui rend sans doute son appréciation plus aisée avec un certain recul, ce à quoi invitait en 2005 le colloque *Relire Juan Garcia*, désormais transposé sous la forme d'un ouvrage collectif.

S'il apparaît légèrement exagéré d'écrire en préface qu'« aucun poète québécois ne demeure aujourd'hui si largement méconnu » (la compétition, à ce titre, étant passablement exacerbée!), Isabelle Miron, codirectrice de l'ouvrage, a raison d'affirmer que la mention explicite du thème religieux plaçait l'œuvre de Garcia à rebours des préoccupations formalistes et nationales qui se disputèrent le pavé dans les années 1960-1970. C'est surtout vrai pour la première partie de l'œuvre, qui affiche de surcroît un attrait pour le vers régulier, tout en s'aventurant dans une mystique ancrée dans la corporalité. Mais comme l'a illustré cette rencontre réunissant trois générations de critiques, il faut aussi se permettre de dépasser ces faits de base afin d'exposer les poèmes de Garcia à de nouvelles lectures et de voir ce que son évolution intérieure peut nous apporter de nouveau. Débordant son contexte d'apparition, la poésie de Juan Garcia est une épreuve du langage, enracinée chez nous comme ailleurs, nourrie d'abondantes lectures et presque entièrement placée sous le signe de la transfiguration ou de la transmutation, recoin de mémoire et de présence où il semble qu'on puisse encore puiser un peu de nous.

Une tension entre le religieux et l'esthétique

Il revient à Gilles Marcotte d'amorcer le dialogue, en rappelant l'écart entre Garcia et les déconstructeurs du langage qui auraient dominé la scène littéraire à l'époque où il publia. La jugeant incompatible avec l'idée dominante de la modernité, le poète aurait cependant fourni une rare expression de la déraison clinique : « *Ce matin j'ai marché dans le parc / la folie m'a repris par la main.* » Bien qu'il sous-estime l'apport de Claude Gauvreau en ce sens (que ce soit par sa prose épistolaire ou son théâtre), Marcotte pointe là l'abîme qui commence à s'ouvrir entre les poèmes de *Corps de gloire* et ceux de *Pacte avec ma poésie*, alors que la tension vers le divin menace de tourner à la catastrophe de la conscience et à la rupture sociale. En s'étrangeant chez nous, en glissant hors de ses pas, le poète s'avérait intégrer une importante lignée de notre littérature, celle de Saint-Denys Garneau, de Jacques Brault et de Gilbert Langevin notamment, où l'échec se ressasse dans l'espoir à peine formulable d'une sublimation, d'une destruction interne du mal-être.

En se concentrant essentiellement sur un unique poème, Vincent Charles Lambert s'adonne à une approche intuitive et néanmoins documentée, établissant des échos avec Baudelaire, Yves Bonnefoy et Alphonse Beaugard. Vivant et élégant, prenant le risque de l'arbitraire, ce texte pénètre bien la densité initiatique de son objet. Alors qu'André Brochu se préoccupe surtout de décoder les ascendants romantiques et symbolistes de l'expression par Garcia de l'immensité océane, Frédérique Bernier traite du thème très riche de la communion, tendu entre la référence eucharistique et la question du politique. Avec des titres tels *Alchimie du corps*, *Parler en nous* et *La transmutation*, la poésie de Garcia sillonne d'évidence ces territoires, l'immédiateté recherchée s'écartant, selon Bernier, de la distance nécessaire au rite, voire au dialogue : « *La communion, autrement dit, ne suffit pas à Garcia. Ni le "et" ni le "car" ne suffisent à lier, gram-*

maticalement et substantiellement. Garcia, lui, ne veut que de l'or, et ce, à même son corps [...] ». Manipulant avec impatience la métaphore du sang christique, le poète désira l'avènement, l'incarnation, la parousie, d'où peut-être l'horizon icarien qui s'installa rapidement dans son œuvre.

S'étendant sur presque quarante pages, « Les pores du poème. Critique de la liaison pure » de Guillaume Asselin approche le format d'un chapitre de thèse mais s'inscrit néanmoins en filiation avec le texte précédent par sa considération du rapport corps / parole. L'accent y est par contre davantage mis sur l'ouverture de cette relation, ce qui décontextualise l'œuvre tout en mettant en valeur sa force esthétique, « *en vertu de cette singulière disposition du poème à garantir la réversibilité des contraires et à souffrir les paradoxes, à garder actives les contradictions.* ». Au delà des références christiques et d'une biographie tourmentée, c'est bien ainsi que les poèmes de Garcia conservent leur impact, mettant en scène un vœu de transformation subjective qui fait corps avec les racines les plus profondes de l'acte de lire. En recourant à l'esthétique kantienne, Asselin permet d'entrer à nouveau l'étrangeté du verbe de Garcia à son origine propre, qui n'est ni la mystique ni la tragédie personnelle, mais une beauté incertaine, aucunement causale. À ce sujet, la distinction entre liaisons majeure et mineure, empruntée à Daniel Payot, s'avère opératoire, puisque contrairement au dire religieux, « *[l]a parole du poème dit l'impossibilité de tenir dans une forme, de s'en tenir à une forme, là où les mots "perdent pied à être sur des pages" [Garcia]* ». Il n'en demeure pas moins que cette œuvre maintient vive la tension entre le religieux et l'esthétique, la « *liaison majeure* » risquant à tout moment de ressurgir au sein de la mineure.

Une parole à découvrir

Dans le texte suivant, Isabelle Miron rappelle d'ailleurs à quel point le recueil initial fut hanté par le sacré, *Corps de gloire* étant aussi lisible

comme une tentative de revivre une expérience initiatique, sous un mode non plus solitaire mais partageable. Cette orientation fraternaliste prélude à la table ronde reproduite en fin d'ouvrage, où l'on considère Garcia « *face à l'histoire littéraire* ». Orchestrée par Pierre Nepveu, la discussion voit Jacques Brault revenir sur le milieu littéraire, sur la fondation de la revue *Passe-partout* et sur la maladie du poète, alors que François Dumont s'interroge sur l'antagonisme entre la poésie critique de l'époque et les élans spirituels de Garcia. Vincent Charles Lambert propose quant à lui d'aborder ce dernier à travers le prisme du « *romantique repentant* », ce qui permet effectivement une relecture intéressante de plusieurs poèmes où le drame de la conscience débouche sur la première personne du pluriel, ainsi que dans le passage suivant : « *Ce fut dans ces moments que fragmentent les nuits que nous nous vîmes liés par de communes plaies que seuls des mots par nous proférés dans le ciel auraient pu effacer.* »

Plus qu'un simple exercice académique, l'exemple de *Relire Juan Garcia* encourage le souhait d'une herméneutique plus vive de la poésie québécoise, laquelle pourrait permettre de réactualiser nombre d'œuvres et de mettre davantage en relief la production actuelle. Il ne suffit pas à des poètes tels Huguette Gaulin, Michel Beaulieu, Yves-Gabriel Brunet, Alexis Lefrançois et nombre d'autres d'avoir leur page dans les anthologies, encore faut-il faire fructifier le dialogue qu'elles abritent. Entre Nelligan et les parutions du jour, il y a cette pragmatique interprétative qui demande générosité et intersubjectivité, ce qu'une recherche trop machinale et illusoirement saturée peut parfois faire oublier.

Enfin, l'entière de ces considérations laisse une délicate question en creux : qu'en est-il de Juan Garcia actuellement ? Est-il au fait de cet intérêt pour ses œuvres, et quel qu'un s'occupe-t-il de la perpétuation de celles-ci ? Comme Jacques Brault le remarque, la forme qu'a prise la rétrospective de 1989 est loin d'être suffisante pour assurer de nouveaux lecteurs à ces poèmes, et il serait plus que dommage que le récent colloque fasse office de chant du cygne pour cette parole dont on n'a pas encore tiré toutes les potentialités. ☉